

La chanson populaire

Autor(en): **C.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 51

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à Chicago. Je presentais, à son humeur sombre mais résignée, qu'un différend grave l'en avait séparé à jamais. Et je savais, par ses récits, que vivant en farouche solitaire, il avait parcouru toutes les grandes villes, de Montmartre au Kremlin, de Westminster au Parthénon.

Nous étions grands amis. Lui se sentait attiré par ma jeunesse enthousiaste et moi, depuis notre première rencontre — il corrigéait alors, chez mon ami l'imprimeur, les épreuves d'un gros bouquin grec — je fus séduit par son élégante affabilité, son savoir effarant et son existence de sage.

Un grésillement dit que la bougie mourait.

— Je crois, dis-je, qu'il serait temps...

Son accent anglais retentit, ironique et lent :

— C'était la dernière. Pardonnez-moi, cher, j'aurais dû vous prévenir...

Le dernier bout de mèche pétilla. Il se tordit et fléchit doucement dans la mare de suif. Dehors, les cloches tintaient à la grand-messe de minuit. La houille dégingolait dans le poêle et cette dernière lueur s'amincissait.

* * *

Sir Frédéric Tway, esquire, était correcteur d'épreuves, traducteur et horloger le plus souvent. Il professait des opinions terribles, prétendait n'aimer qu'un seul écrivain : Schopenhauer et résumait l'homme, ses désirs et ses passions en un mot : l'égoïsme. Tout, pour lui, était amour-propre et vanité. Et je combattais ses assertions ; je le qualifiais parfois d'adjectifs courtois mais virulents et qui le faisaient sourire. Je lui remontrai son existence même, sa sagesse, sa bonté. Mais, toujours, il me répétait :

— C'est encore une forme de l'égoïsme. Je le suis et je le serai parce que c'est le propre de l'homme.

Il me démontait et, ce soir-là, précisément, nous avions eu de longues et sévères controverses. J'en venais à me demander si cet Anglais ne cachait pas un cœur de pierre sous des dehors charmants.

Quelques cloches vibraient encore : une pluie fine traçait de minuscules ruisseaux sur les vitres poussiéreuses et martelait le carré de papier jauni. Je collais mes yeux à ce qui restait de verre et vis, de l'autre côté du lac, trembloter les points lumineux de la côte de Savoie. J'allais tendre la main à mon terrible ami quand on frappa doucement à la porte.

Sir Frédéric Tway tourna calmement la poignée et j'entendis une voix humble et gênée :

— Excusez-moi, il est si tard, mais j'ai entendu votre voix... vous m'aviez tant recommandé...

Interloqué, je me demandais les motifs d'une visite si indue quand j'aperçus mon ami se pencher vers son établi. Vivement, je frottai une allumette. Et mes yeux purent voir Sir Frédéric Tway remettre à une femme humble et lasse une poupée minuscule et tout de rouge vêtue.

La porte se refermait péniblement. Mon ami s'assit et reprit de sa voix sereine :

— La fillette de cette pauvre femme est très malade. Je me suis souvenu de Christmas. Voilà tout.

Comme il était émouvant, après ce geste, mon simple et vieil ami. Ah ! sous la froide armature de sir Frédéric Tway, derrière cette bouche raisonneuse battait un cœur doux et bon. Je lui ai serré la main, avec plus de joie même qu'auparavant et je suis parti.

Le féliciter ? A quoi bon ! Je connaissais bien sa réponse :

— Mais non, cher, c'est encore une forme de l'égoïsme. Henri Chappaz.

NOËL !

Tableau villageois.

C'est la veille de Noël !

Les cloches sonnent à la volée :

d'abord les deux petites au timbre clair, comme l'argent,

puis la grosse cloche au son grave.

Leur grande voix, qui remplit le clocher,

s'échappe à travers les lucarnes

et va, dans la nuit de décembre,

porter partout la bonne nouvelle.

C'est le jour de Noël !

De nouveau les cloches sonnent.

Le ciel est gris, mais le village

a pris son air de fête.

Dans leurs beaux habits du dimanche,

ils s'en vont au sermon ;

sans se presser,

ils se rassemblent sur le seuil des portes.

Les femmes partent les premières ;

vêtues de noir, elles s'acheminent,

tenant leurs enfants par la main.

Les hommes viennent à leur tour,

à pas lents sur la route ;

ils prennent un air grave

sous le grand feutre noir à larges bords.

Ils vont sans hâte,

comme d'habitude,

parce qu'ils savent que le temps passe,

très lentement,

comme va l'eau dans la rivière.

Viennent les filles en jupes courtes ;

elles sont gaies, elles s'attardent,

elles font la causette et rient tout le temps,

parce qu'elles sont jeunes et jolies.

Dans le haut clocher de l'église,

les cloches sonnent à la volée

pour annoncer la bonne nouvelle.

C'est le soir de Noël !

Dans l'église où la foule se presse,

un grand sapin est allumé.

Les enfants sont assis autour de l'arbre

et leurs yeux brillent de convoitise,

parce qu'ils ont vu, près des bougies,

le long des fils d'argent,

des bonbons, des pétards et de belles oranges,

et tout en haut,

sur la dernière branche,

un grand polichinelle tout barbouillé de rouge.

Après les chants et la prière,

un grand silence descend de la voûte

et semble vouloir peser

sur la foule recueillie :

mais la voix du pasteur se fait entendre,

une belle voix de basse

qui, par moment, monte et domine...

Le temps s'écoule...

Les bougies s'éteignent une à une ;

un rameau de sapin crépite sous la flamme,

et les enfants défilent devant l'arbre

pour recevoir leurs petites étrennes.

Puis on entend la voix de l'orgue

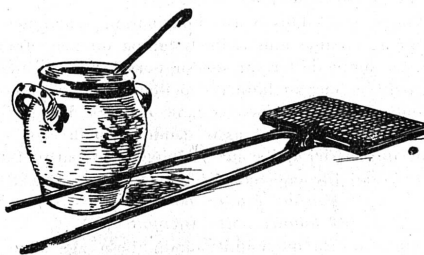
qui s'élève, puissante et grave,

pendant que la foule silencieuse

s'écoule lentement,

dans la nuit qui devient plus sombre.

Jean des Sapins.



LA CHANSON POPULAIRE

M. l'abbé Bovet, bien connu de tous nos chanteurs romands, a fait, il y a quelques jours, à Orbe, une très intéressante conférence sur la chanson populaire. Voici comment en rend compte la *Feuille d'avis d'Orbe* :

Ce fut vraiment un privilège que d'entendre par la voix de M. l'abbé Joseph Bovet naître, fleurir en notes ailées, puis jaillir en gerbes musicales puissantes le chant du sol natal.

Les quelque cinq cents personnes qui bondaient la salle du Casino, lundi soir, ont senti à nouveau cette émotion unique, profonde et bienfaisante que ce grand artiste éveille inévitablement. Sa parole seule suffit à charmer, et il y ajoute aussitôt la magie du chant et celle de la musique. Il parle, il

chante, il joue tout ensemble ; triple charmeur, il se répand, il se donne, il s'abandonne, il crée à toute minute :

*Rêver, c'est savourer un charme très perfide,
c'est s'envoler... Le rêve est nécessaire et
bon... Il fait croire au bonheur, cet éternel
absent.*

Cet éternel absent ne le fut certes pas pendant les deux heures et demie que parla, que chanta, que joua le chaleureux artiste, mais grâce à lui il fut pleinement, délicieusement présent.

Où sont les belles veillées d'autrefois ? Et les histoires et les légendes que la famille chantait au coin du feu ? Le calorifère et le chauffage central les ont mis pour un temps en fuite. Mais, immortelles, elles ne sauraient disparaître, et elles vont, elles doivent renaître. Elles ont tant d'esprit et tant d'art que nous devons tout faire pour que nos enfants les rapprennent à leurs enfants. Et M. Bovet d'engager le bon combat. Parmi les histoires et les légendes populaires, voici d'abord les chansons historiques, fruits de la malice gauloise : « Le bon roi Dagobert », « Cadet Roussel », « Malborough », « M. de la Palice », « Au clair de ta lune, mon ami Pierrot », et les autres, fines et gaies comme des fables.

Viennent ensuite les légendes religieuses, les « Noël », si jolis dans la bouche des enfants : Le miracle de St-Nicolas, le manteau de St-Martin, la légende du Chevrier, (de Jean Aicard), Jésus s'endort (de Daudet), puis les larmes de Véronique, le baiser de Marie, toutes animées sans doute d'un sentiment religieux touchant, mais pleine tout autant de poésie.

Enfin les chansons profanes : le moine de la part-Dieu (de Veuillot), les chèvres de Gruyère, la reine Berthe, Jean l'Éclapé, le pauvre Jacques, le troubadour du Comte Pierre (de Juste Olivier), toutes chansons à base historique, que M. Bovet a renouvelées, recomposées, mises en musique, créées avec un rare bonheur, parce qu'il a l'amour sûr de ces délicates vieilles choses.

Puis ce fut la large note suisse, jetée avec une vigoureuse netteté et un pathétique accent, dans le chant du Drapeau suisse (d'Isabelle Kaiser) qui dit l'indépendance et l'amour. M. Bovet encadra ce chant triomphal entre ceux des deux drapeaux fribourgeois et vaudois. Il nous apprit, suivant la légende, que le duc Berthold IV trouva dans une aventure de chasse les couleurs de sa libre ville. Egaré dans un bois, il dut passer une nuit chez un bûcheron qui le fit dormir entre un sac de farine et un sac de charbon ; au réveil, il était noir et blanc.

Enfin, tout exprès pour nous, M. Bovet a mis en belle musique le chant vaudois d'Engène Monod : Voici les fils des laboureurs, des vigneron, des montagnards...

Que M. Bovet a donc bien fait de nous revenir ! Qu'il a bien fait de nous réchanter tout simplement — la simplicité est l'art suprême —

*Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur,
Où chaque note est comme une petite sœur !*

Qu'il a raison de vouloir la renaissance de cet antique trésor, plus beau, bien plus beau que tous les autres ! Qu'il connaisse tous les succès dans l'œuvre si belle et infiniment juste qu'il a entreprise et à laquelle il s'est si admirablement donné, de toute son âme, de toute son âme superbe !

C. D.

Nos pigeons. — Un monsieur anglais et sa femme passent près du porche de l'église St-François ; un malheureux pigeon laisse tomber un cadeau sur l'habit du gentleman, qui s'écrie : « Aoh ! le vilain animal... » puis il ajoute : « Areusement que les vaches n'ont pas des ailes, j'aurais été sali tout à fait. »

C. P.

A propos de la votation. — Deux fillettes se rencontrent dans la rue.

— Eh salut ! Germaine, d'où viens-tu ?

— Je viens de voir un appartement avec maman. Nous voulons déménager ; papa trouve que la Pontaise est trop éloignée de son bureau. Tu comprends, comme depuis la votation du 3 décembre, on sera riche, nous voulons prendre un appartement qui soit dans les beaux quartiers.

C. P.